

« Les femmes et le théâtre »

Diane Pavlovic

Numéro 23 (2), 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pavlovic, D. (1982). « Les femmes et le théâtre ». *Jeu*, (23), 5–8.

« les femmes et le théâtre »*

Conférence? Spectacle? La formule adoptée par Louise Laprade tenait des deux à la fois. D'abord par les extraits de textes dramatiques entrecoupant la lecture pour en illustrer le propos, mais aussi par la *mise en scène* régissant le tout: chaque mot en son lieu, et à chaque lieu son décor. Pour jouer les textes de femmes, la chamelle et l'ombrelle de *la Lumière blanche*; pour (se) jouer (de) Molière, un mannequin habillé d'une robe de mariée, au milieu de sous-vêtements vieillots accrochés au mur. Entre les deux, une petite table ronde couverte d'une longue nappe et marquant le terrain neutre où Louise Laprade lirait son propre texte, amorcé, avant qu'elle-même ne prenne la parole, par une ballade (« Why don't you sing the song? ») jouant à plein volume et berçant un public — féminin — complice et déjà conquis.

Habile amalgame d'histoire, de statistiques et de citations diverses, son discours offrait un panorama très large de la question féminine au théâtre. Il reculait pour cela jusqu'aux origines: femme-exutoire du culte et des orgies dionysiaques à la source de la tragédie grecque, et femme-figurante du théâtre français du Moyen Âge, né lui aussi de la célébration de mystères religieux. Suivait une galerie des grands rôles féminins légués par la Grèce antique avec tout leur bagage de stéréotypes, que deux extraits de Molière venaient ponctuer¹.

Après ce tableau des contenus idéologiques, un saut dans l'époque actuelle où, à grand renfort de chiffres, la situation concrète des comédiennes était analysée: possibilités d'emplois, conditions de travail, attentes des employeurs. Glané dans plusieurs documents (*Égalité et Indépendance*, publié en 1978 par le Conseil du statut de la femme, rapports de Statistique Canada et du Conseil des arts), accompagné, même, d'un tableau comparatif des salaires, comédiens contre comédiennes, le bilan dressé par Louise Laprade devait la mener, pour conclure, à l'histoire de son propre engagement féministe, engagement parallèle à la conception du Théâtre Expérimental des Femmes.

C'est donc en passant par les trois créations collectives de femmes du Théâtre Expérimental de Montréal (illustrées par deux extraits de *À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine* pour lesquels il faut souligner la performance électrisante de Pol Pelletier) qu'elle en est arrivée à la fondation du T.E.F., à son orientation (explo-

* Conférence de Louise Laprade tenue au Théâtre Expérimental des Femmes, le 8 février 1982, avec la participation de Pol Pelletier et de Nicole Lecavalier.

1. L'un tiré des *Femmes savantes* et l'autre, du *Misanthrope*.



La comédienne Louise Laprade, une des fondatrices du T.E.F. Photo: Hélène Pedneault.



La Lumière blanche, qui a illustré la conférence de Louise Laprade. À gauche, Nicole Lecavalier; à droite, Louise Laprade. Cette photo, prise lors de la production de la pièce par le T.E.F., est de Anne de Guise.

rer de nouveaux mythes dans de nouvelles formes accordant la primauté au corps), aux thèmes qu'il a privilégiés depuis sa naissance et à un dernier extrait, tiré de *la Lumière blanche* et joué par les deux autres cofondatrices du T.E.F. Pour clôturer le discours, définition du mot « radical », en écho à ce qui avait été dit sur la transformation du politique par le biais de l'art, nouveau défi des femmes.

Au cours de la brève période de questions qui a suivi — et où les rares éléments masculins du public se sont montrés sinon les plus curieux, du moins les plus bavards — Louise Laprade a expliqué qu'elle ne mettait des mots sur les choses qu'après coup. La dramaturgie, essentiellement masculine à ses débuts, a mis du temps à éveiller une *conscience* féministe chez elle. Sans doute est-ce pour marquer plus clairement les étapes de cet éveil qu'elle a cité abondamment des témoignages autres que le sien: ceux de *Trac Femmes* d'abord et, dans une moindre proportion, ceux de Francine Noël² et de Nicole Brossard. Son « oeuvre d'archiviste » ne pouvait échapper à certaines redites; mais croyant en la nécessité de sa démarche (« tellement peu de choses ont été entendues »), elle a sciemment fait des choix.

Malheureusement, la non-contemporanéité des exemples choisis a été la cause d'oublis importants. De Molière à *Égalité et Indépendance*, l'ellipse est quand même de trois siècles. Ce serait encore pardonnable si Louise Laprade n'avait pas, en outre, passé systématiquement sous silence ce qui se fait ailleurs qu'au T.E.F. actuellement, élevant ce dernier à un sommet isolé et donnant à ses activités valeur de symbole. Tributaire du mythe, d'ailleurs, jusque dans sa définition de la comédienne (*matière glaise* à manipuler...), elle tendait à mythifier non seulement les trois pièces de femmes du T.E.M. (*À ma mère...*: « parole reconquise et

2. « Plaidoyer pour mon image », dans *Jeu* 16: « théâtre-femmes », 1980.3.

signifiante³ », mais également les créations pourtant récentes du T.E.F. (pour présenter *la Lumière blanche*: « Trois étrangères se sont rencontrées dans le désert... », première phrase de la pièce) et même sa fondation, rappelée sous la forme du leitmotiv (« C'est avec les femmes que...; c'est avec les femmes que...; c'est avec les femmes que... »). Il n'est évidemment pas question de mettre en doute l'importance du T.E.F. Mais en *figeant* dans une sorte d'idéal son aspect d'expérimentation, cette sublimation rapide ne peut que le trahir.

Des pièges, cependant, Louise Laprade en a évité bien d'autres. Jamais dogmatique, jamais agressant, sans ironie facile, son discours a su garder des distances avec tout cela et nuancer un propos qui ne s'y prêtait pas toujours. Impliquée dans sa lecture et servie par un humour discret, elle a entretenu un climat de bonne humeur générale qui parle aussi, et peut-être plus que tout le reste — comme quoi, même si nous le savions déjà, la hargne est anachronique dans un féminisme qui s'assume pleinement.

La mise au point s'imposait et elle a été fort bien faite: une synthèse intelligente qui réduisait, sans doute, à plusieurs reprises, mais de façon consciente et surtout, explicite. La culture théâtrale est un héritage immuable — par définition — et Louise Laprade ne s'y est pas trompée. En détruire les assises, c'est aussi se détruire un peu soi-même; or, de son propre aveu, elle n'est pas « suicidaire ». Son but, plus lucide, est d'agir suffisamment sur la culture en train de se faire pour que la culture à venir soit transformée. Et en ce sens, son discours, lui-même théâtralisé et ayant tous les caractères d'une *représentation*, donc d'un événement en cours, est un pas de plus dans la bonne direction.

diane pavlovic

3. Cité de Nicole Lecavalier, « Présentation et étude des trois spectacles » (créés au T.E.M. par des femmes), dans *Trac Femmes*, Cahier de théâtre expérimental, Montréal, décembre 1978, p. 38.